

Zeitschrift: Annales fribourgeoises
Herausgeber: Société d'histoire du canton de Fribourg
Band: 69 (2007)

Artikel: L'heure des Jacquemarts
Autor: Page Loup, Anne-Catherine
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-817751>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

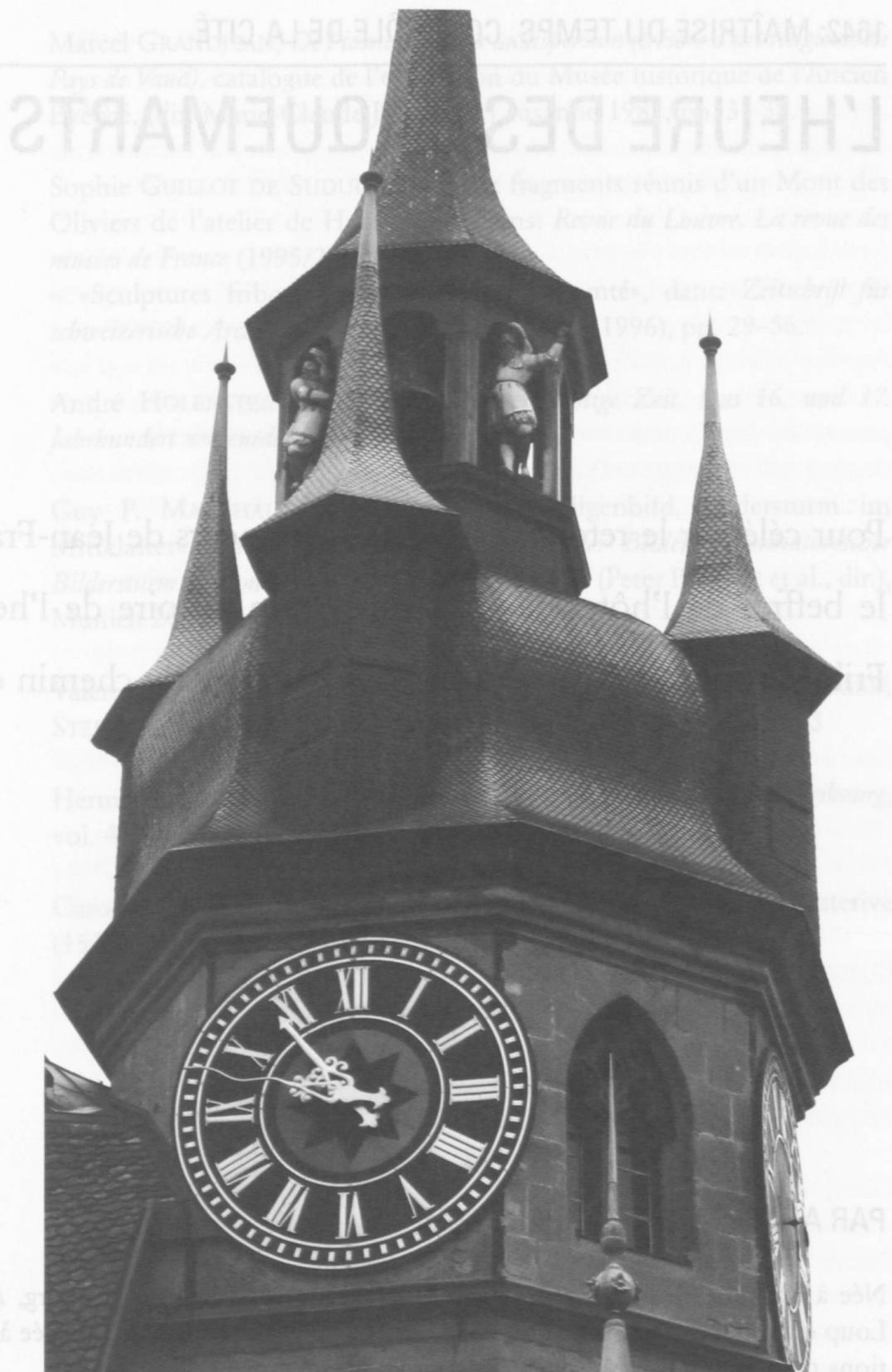
1642: MAÎTRISE DU TEMPS, CONTRÔLE DE LA CITÉ

L'HEURE DES JAQUEMARTS

Pour célébrer le retour des guerriers sonneurs de Jean-François Reyff sur le beffroi de l'hôtel de ville, une petite histoire de l'heure publique à Fribourg, de la fin du Moyen Age à l'arrivée du chemin de fer.

PAR ANNE-CATHERINE PAGE LOUP

Née à Romont, licenciée en histoire de l'art de l'université de Fribourg, Anne-Catherine Page Loup est collaboratrice scientifique au Service des biens culturels, attachée à la section «conservation» pour la ville de Fribourg et le district de la Sarine.



Le beffroi de l'hôtel de ville de Fribourg avec ses Jaquemarts (copies) réinstallés.
Photo SBC

Pour des raisons évidentes de survie, l'homme s'est dès l'aube de l'humanité employé à mesurer le temps: rythme des saisons, alternance des jours et des nuits, autant de phénomènes naturels que l'on a tenté au fil des civilisations de comprendre et de mesurer à l'aide de systèmes et d'outils variés. Dans l'Europe morcelée du haut Moyen Age, l'Eglise fixe le point zéro de la nouvelle ère à la date de la naissance du Christ, après quoi le contrôle du temps s'organise peu à peu autour de la vie monastique, reprenant à son compte le calendrier romain et subdivisant les jours en un découpage rigoureux, imposé par les 7 prières journalières des moines.¹ La cloche, encore petite, est alors le principal instrument utilisé pour marquer cette subdivision du temps. Ce n'est toutefois qu'à partir du XIII^e siècle que les progrès en matière de conception et de technologie de la fonderie permettent la création de spécimens de grande taille, installés dans les tours des églises ou les portes fortifiées des villes.

Avant le XIV^e siècle, les principaux instruments à mesurer le temps sont les sabliers, les cadrans solaires et les clepsydres ou horloges à eau; dès les années 1300 on assiste, depuis l'Angleterre vraisemblablement, à un grand essor de l'horlogerie mécanique monumentale. Au cœur même des villes, les clochers des églises ou les tours de guet munies d'imposantes horloges deviennent dès lors une expression privilégiée de la maîtrise du temps exercée par les gouvernements des cités souveraines. Ces premières horloges mécaniques n'ont pas forcément de cadran et ne possèdent qu'une aiguille, celle des heures; elles sont souvent accompagnées d'automates articulés qui leur sont reliés et font mine de frapper les cloches avec un marteau: les Jaquemarts. Ces incarnations du temps connaissent dès lors une très large diffusion, tant et si bien qu'aux XVI^e et XVII^e siècles on en trouve la trace dans toute l'Europe. Les horloges des églises ou les tours des villes en possédaient généralement un ou deux, en bronze ou en bois, souvent sous la forme d'un soldat en armure. Au moment de sonner l'heure, un mécanisme les faisait avancer et mettait leurs bras en mouvement alors qu'un autre marteau, caché, actionnait réellement la cloche. Une fois la sonnerie achevée, le Jaquemart se retirait mécaniquement ou demeurait en place.

Fribourg ne fait pas exception à la règle: dès 1432, la porte située au haut de la rue de Lausanne, à l'entrée actuelle de la place Georges-Python et dénommée jusqu'alors *magna porta* est désormais appelée porte de

¹ ATTALI 1982, p. 67.

Jaquemart.² Erigée au XIII^e siècle, elle possède en effet une horloge dès 1411, et est accompagnée d'un premier Jaquemart en bois étamé dès 1413; ce dernier remplacé en 1559 par une nouvelle figure, exécutée par le sculpteur Hans Gieng. Ces deux sculptures ne nous sont malheureusement connues qu'au travers des sources. Quant à l'horloge et ses cadrans, ils sont restaurés à plusieurs reprises, comme en témoignent de nombreuses mentions d'archives.

Au XVIII^e siècle, la porte de Jaquemart, qui constituait une des entrées principales de la cité, devint même une des plus populaires de la ville. Suite à un incendie qui ravagea la tour, elle avait en effet été dotée d'une nouvelle horloge munie d'un cadran animé, avec une lune et un soleil tournant les yeux et tirant la langue à chaque oscillation du pendule; l'instrument avait été fabriqué par l'horloger Jacques Gillierd de Villarvolard, et mis en place en 1723. Selon l'historien Berchtold, la suppression de ce délicat mécanisme au début du XIX^e siècle fut la conséquence de l'effet qu'il provoquait sur quelques dames craintives de la ville! La porte fut démolie en 1853, principalement pour des raisons pratiques.

Au XVI^e siècle, pourtant, l'horloge de la tour de Jaquemart était la plus importante de la ville: c'est elle qui donnait l'heure sur laquelle se basaient les veilleurs de la collégiale Saint-Nicolas pour actionner leurs cloches. A cette époque, un employé spécial, le *Zeitrichter*, était d'ailleurs chargé de surveiller et d'entretenir l'horloge de Jaquemart. Cette précieuse mécanique nécessitait des soins constants pour fonctionner correctement. Mais si l'on en croit Pierre Canisius³, il semble que l'exactitude de la principale horloge de la cité laissait parfois à désirer; un an après son arrivée à Fribourg en 1580, le Jésuite attire l'attention du gouvernement sur le désordre des sonneries publiques, le priant d'y remédier au plus vite. Le Petit Conseil obtempère rapidement et fait vérifier le mécanisme de l'horloge de Jaquemart, bien qu'un problème d'ordre humain soit plus vraisemblablement à l'origine de ces irrégularités: les sonneurs des différentes tours, mal payés, avaient effectivement une fâcheuse tendance à ne pas prendre leur tâche assez au sérieux, au point qu'ils en oublieraient parfois de frapper les heures. En 1583, le Conseil des Deux-Cents décide donc d'accorder une augmentation de salaire à ces fonctionnaires, dans l'intention de les voir effectuer leur mission avec plus de zèle! On

² STRUB I 1964, pp. 123-128.

³ NIQUILLE 1935.

se rend compte ainsi de l'importance que revêtait la question de la mesure du temps, reflet du bon fonctionnement du gouvernement et de la vie de la cité.

Dès le début du XVI^e siècle, cependant, la ville compte une seconde horloge, symboliquement encore plus chargée de sens que la première, puisqu'il s'agit de celle de l'hôtel de ville. Lors de la construction de l'édifice, qui débute en 1504 et fut achevée en 1522 seulement, la priorité fut assez rapidement donnée à l'édification d'une tour d'horloge, celle-ci étant terminée en 1510 déjà.⁴ Comme les comptes de l'époque l'attestent, elle reçut directement ses deux premiers Jaquemarts, exécutés par Martin Gramp, le sculpteur qui avait réalisé deux ans auparavant le monumental crucifix en molasse situé dans la salle des pas-perdus de l'édifice. Pas plus que ceux de la tour de Jaquemart, hélas, ces premiers sonneurs de l'hôtel de ville ne sont parvenus jusqu'à nous.

C'est en 1642/1643 que le Conseil décida de surélever la tour de l'horloge et d'y installer un nouveau mouvement, de nouvelles cloches et de nouveaux Jaquemarts, estimant qu'une horloge neuve était nécessaire et devait, en outre, servir d'embellissement pour la cité. Cette volonté d'amplifier significativement la tour de l'horloge officielle manifeste, à l'évidence, l'affirmation du pouvoir que le patriciat fribourgeois assied à cette époque sur la ville-Etat.

Les travaux furent réalisés par maître André Burg, de Hanau près de Francfort. Pour l'exécution des nouveaux Jaquemarts, on fit appel à l'architecte et sculpteur Jean-François Reyff⁵, dont l'atelier familial compte à son actif une grand nombre des œuvres fribourgeoises du XVII^e siècle. Le 16 décembre 1642, Reyff présenta au Conseil des dessins en couleur de personnages destinés à frapper les cloches. Les modèles furent choisis et le Conseil ordonna au sculpteur d'avancer rapidement, et de suspendre l'exécution de tout autre mandat tant que les Jaquemarts n'étaient pas terminés: c'est dire l'importance que l'on attachait à ces représentations, véritables couronnements d'un édifice aussi emblématique que l'hôtel de ville. Ces sculptures, de grande qualité, sont les plus importantes créations profanes de l'atelier Reyff, qui s'adonna principalement à la production d'œuvres religieuses, lesquelles constituaient encore la majorité des commandes en matière de sculpture. A cela s'ajoute le fait que les Jaquemarts

Jean-François Reyff
Jaquemart (ébauche) 1642
Photo SBC

⁴ STRUB I 1964, p. 254.

⁵ PFULG 1950,
pp. 150-153.

de cette époque encore conservés sont très rares en Suisse; on ne compte guère que ceux de la célèbre tour de l'Horloge (*Zytglogge*) de Berne et de la tour de l'Horloge de Soleure, tous les deux remontant d'ailleurs au XVI^e siècle.

Contemporaines des Jaquemarts, les deux cloches de l'hôtel de ville datent de 1642 pour la cloche des heures et 1643 pour la cloche des quarts.⁶ Elles ne possédaient pas de battant, mais étaient frappées de l'extérieur par des marteaux, les deux Jaquemarts – placés bien trop haut – faisant en réalité un mouvement purement inutile pour la sonnerie. L'horloge elle-même, qui était due à Gaspard Gassenberger⁷, fut remplacée une première fois en 1723 par un nouvel instrument dû à Jacques Gillierd, puis pendant la seconde moitié du XIX^e siècle. Le mouvement actuel ne date que des années 1950; il a été entièrement électrifié et plus rien ne subsiste du précédent, qui au dire de spécialistes aurait été le plus ancien du canton.

Au XVII^e siècle, une autre tour de la ville, celle dite des Mouches⁸, démolie en 1833, possédait également une horloge publique, mais sans Jaquemarts. Construite en 1653 à la place de la double porte de l'Auge, juste après le pont de Berne du côté de la place du Petit-Saint-Jean, elle fut un temps appelée *Zytturm*, puis très rapidement *Muggenturm*, du nom de son premier gardien Jean-Christian Muggenbach, appellation qui se transforma en *Mückenturm* ou tour des Mouches! En 1833, suite à la démolition de la tour, l'horloge fut réinstallée là d'où elle provenait, soit à l'église du couvent des Augustins, dans un petit clocheton érigé spécialement sur son chevet. Ce mécanisme, encore en fonction, est également l'œuvre de l'horloger Jean Gillierd, de Villarvolard.

A la même époque est également attesté, en ville de Fribourg, l'usage d'un autre instrument de mesure du temps, plus décoratif que les horloges monumentales, mais inapte à fournir une quelconque information utile pendant la nuit, ni par temps couvert: le cadran solaire. Les plus anciens spécimens qui nous soient connus sont ceux du collège Saint-Michel, déjà visibles en 1661 sur une gravure représentant l'ensemble des bâtiments⁹: peints sur les façades est, nord et ouest du quadrilatère, ils témoignent du souci d'exactitude des Jésuites déjà manifesté par Pierre Canisius à la fin du XVI^e siècle. Comme le voulait la tradition, plusieurs

⁶ STRUB I 1964, p. 296.

⁷ *Ibid.*, p. 258.

⁸ *Ibid.*, p. 90.

⁹ AEF, gravure de 1661 représentant le collège Saint-Michel.



Jean-François Reyff,
Jaquemart (détail), 1642.
Photo SBC.

inscriptions latines ornent ces cadrants: *Fugit irreparabile tempus* (le temps s'enfuit irrémédiablement)¹⁰, *Transit umbra manent opera* (l'ombre passe, les œuvres restent), *Dico lucidas taceo nubilas* (je parle de la clarté, je ne dis rien des nuages), *Omnes vulnerant ultima necat* (toutes [les heures] blessent, la dernière tue), façon de rappeler aux collégiens la fuite du temps et la fragile condition de l'être humain, mais aussi de célébrer la lumière.

Deux autres cadrants, dont un daté de 1755, sont encore visibles à l'intérieur du cloître de l'ancien couvent des Augustins.¹¹ Toutefois, comme au collège, cette installation ne profitait pas à un large public, contrairement au cadran de la tour de l'église de Notre-Dame, déjà visible sur un plan levé en 1772¹², et qui subsiste encore de nos jours. Dès la fin du Moyen

¹⁰ Virgile, Géorgiques, III, 284.

¹¹ STRUB II 1964, p. 258.

¹² AEF, plan de l'église Notre-Dame levé par Ignace Schueler, 1772.

LES JAQUEMARTS, ORIGINAUX ET COPIES

Les Jaquemarts de l'hôtel de ville de Fribourg sont des sculptures en chêne polychromé, grandeur nature (environ 180 cm), avec le bras droit articulé; elles représentent des personnage en habit de mercenaire suisse, tels qu'on les voit souvent figurés depuis le début du XVI^e siècle en particulier sur de nombreux vitraux de cabinet. Il s'agit d'une tenue de représentation, un peu folklorique, dont on revêtait souvent les bannerets pour manifester le pouvoir des cités ou des quartiers aux couleurs desquels ils étaient habillés. La tenue des deux sonneurs est complétée par une fraise, plus adaptée à la première moitié du XVII^e siècle, époque de leur exécution. En revanche, leurs cheveux courts et leurs longues barbes bouclées diffèrent des coiffures habituelles chez les patriciens du temps: cheveux longs, grandes moustaches lisses et barbichette «à la royale».

Il s'agit de sculptures de la plus haute qualité, avec des têtes extrêmement expressives et des physionomies très individualisées dans lesquelles on aurait tendance à voir de véritables portraits. Le choix du chêne, difficile à travailler de par sa dureté et donc rare pour les sculptures, s'explique par la destination des pièces, prévues dès l'origine pour occuper une position extrêmement exposée aux intempéries, au sommet de la tour de l'horloge.

La polychromie visible actuellement – un personnage peint aux couleurs de l'Etat, l'autre à celles de la ville – ne remonte certainement qu'au début du XX^e siècle. En effet, lors de chaque restauration, les restes des couches précédentes ont été soigneusement ôtés, pour qu'on puisse repeindre sur une surface propre. Depuis leur installation en 1642, ces Jaquemarts ont été l'objet de soins constants: ils furent réparés et repeints régulièrement, une première fois en 1759, puis en 1899/1900, 1934, 1953 et 1981. Cette attention continue et les couches successives de peinture à l'huile dont ils ont été gratifiés ont été utiles, puisque les pièces nous sont parvenues quasiment intactes.

En 2003, lors de la remise en état de l'horloge de l'hôtel de ville, l'opportunité de replacer les Jaquemarts *in situ* fut remise en question. Finalement, considérant la rareté et la très haute qualité de ces œuvres sculptées, la décision fut prise de les restaurer et de mettre à leur place des copies, afin d'assurer la conservation des originaux pour les générations futures. Après restauration, ces derniers ont été intégrés à la collection permanente du Musée d'art et d'histoire.

Pour reproduire à l'identique les sculptures du XVII^e siècle, une technique de pointe a été utilisée. Des copies virtuelles des deux Jaquemarts ont d'abord été effectuées par scannage tridimensionnel. Sur cette base informatique, les reproductions ont été taillées par une fraiseuse à 5 axes dans du mélèze lamellé collé, puis recouvertes de polychromie exécutée sur la base des résultats des sondages pratiqués sur les pièces originales.

A.-C. P. L.

À l'origine, la question de l'heure était donc bien réglée en ville de Fribourg avec, d'ouest en est et de haut en bas, la porte de Jaquemart et son horloge, relayées par la collégiale Saint-Nicolas et ses cloches, ainsi qu'une horloge desservant l'Auge et vraisemblablement rattachée au couvent des Augustins jusqu'à son déplacement sur la tour des Mouches au XVII^e siècle. Ce dispositif était alors largement suffisant pour assurer à toute la population la possibilité de connaître l'heure à tout moment du jour et de la nuit.

Au milieu du XIX^e siècle, la démolition de la porte de Jaquemart et de son horloge monumentale annoncent le début d'une ère nouvelle: celle de l'éclatement de la cité médiévale au-delà de sa ceinture de remparts, lié à l'industrialisation, aux progrès techniques en tout genre et au développement des voies de communication, avec l'apparition du chemin de fer puis de l'automobile. Ainsi peu à peu, les grandes horloges des beffrois vont perdre de leur importance au profit des horloges des gares et des montres individuelles. À Fribourg, vingt ans après la suppression de l'horloge de la porte de Jaquemart, le voyageur se rendant à la première gare

de la ville, construite en 1872/1873¹³, peut consulter l'heure à l'horloge qui figure alors au couronnement du nouvel édifice, à l'emplacement où naguère les fronton des hôtels particuliers arboraient les armoiries de leurs propriétaires. Dès la fin de l'année 1875, le sobre cadran du nouveau temple protestant¹⁴ offre lui aussi un «relais horaire» certainement apprécié des citadins, dans ce quartier déjà éloigné des sonneries de la collégiale Saint-Nicolas et de la tour de l'hôtel de ville.

Pourtant, cette dernière et ses Jaquemarts ne tombent pas dans l'oubli. Lors de la restauration de 1900, l'articulation des bras des sonneurs avait été supprimée; or, cette intervention semble avoir suscité un mécontentement assez général qui transparaît sous la plume d'Hubert Savoy en 1905, dans un guide de la ville de Fribourg: «Les lourds marteaux restent immobiles, en vain l'œil s'attache-t-il au beffroi dans l'espoir de voir battre la cloche argentine.» Ce dispositif a été rétabli lors d'une intervention ultérieure. A l'aube du XXI^e siècle, enfin, des copies à l'identique des Jaquemarts de Jean-François Reyff ont été solennellement remises en place sur la tour de l'horloge lors d'une cérémonie officielle. Les originaux ont été déposés au Musée d'art et d'histoire, où le public peut les admirer de tout près.

Preuve est donc faite qu'aujourd'hui encore les témoins de la vie quotidienne de nos villes que sont les tours d'horloges monumentales, leurs cloches et leurs Jaquemarts savent encore susciter notre intérêt et nous parler, alors que – plus que jamais peut-être – nous essayons de retenir le temps qui passe, irrémédiablement...

A.-C. P. L.

¹³ LAUPER 2001.

¹⁴ GUEX 2005.

JACQUES, JEAN, HANS OU JACK?

L'origine géographique des Jaquemarts demeure incertaine, mais le plus ancien exemplaire encore existant, daté de 1351, est situé en Italie, à Orvieto. Pour les uns, ils seraient originaires d'Orient et auraient été ramenés en Europe par les Croisés; pour les autres, il faudrait plutôt chercher leur origine du côté des Flandres, en relation avec la grande tradition des beffrois dans ces contrées. En France justement, le plus ancien Jaquemart est celui de Dijon ramené des Flandres – précisément du beffroi de Courtrai – par Philippe le Hardi en 1382, mais il a été refait et complété à de nombreuses reprises au cours des siècles. Une trentaine de sujets sont encore existants dans ce pays, aussi bien *in situ* qu'en musée.

Un autre célèbre exemple de Jaquemarts est celui de Venise. Situés sur le sommet du beffroi dominant la place Saint-Marc, les deux automates en bronze récemment restaurés sont appelés les Maures; ils datent de 1499 et servirent de modèle à de nombreux autres Jaquemarts en Italie. Ils sont encore reliés à l'horloge astronomique de la même époque, affichant non seulement l'heure, mais aussi le jour, le mois, les signes du zodiaque et les phases de la lune.

Aux XVI^e et XVII^e siècles, on trouve des Jaquemarts dans toute l'Europe: aussi bien en Allemagne où ils sont généralement prénommée Hans, qu'en Flandre où ils répondent au nom de Jean et en Angleterre à celui de Jack O'Clock! Dans le même esprit, et si l'on en croit les dictionnaires français actuels, le terme français de Jaquemart serait dérivé d'une variante ancienne du provençal «Jaqueme» (Jacques), prénom alors généralement attribué aux sonneurs des tours de ces régions.

Dès le XVIII^e siècle, les Jaquemarts se font rares, cette époque marquant un tournant dans l'histoire de l'horlogerie, avec l'apparition des horloges publiques animées à grand cadran, ainsi que des pendules d'appartement.

A-C. P. L.

Bibliographie

Ivan ANDREY, Marc-Henri JORDAN, «Guide de l'Hôtel de Ville», dans *Patrimoine Fribourgeois* 12 (2000), pp. 71-77; Aloys LAUPER, «Un Hôtel de Ville lourd de sens», pp. 64-69

ARCHEOTECH SA, «Hôtel de Ville de Fribourg. Etude pour la reproduction numérique des deux Jaquemarts» (ms), 2004

Jacques ATTALI, *Histoire du temps*, Paris 1982

François GUEX, «Rue du Temple 2: temple protestant», Recensement des biens culturels immeubles du canton de Fribourg, fiche 040, SBC Fribourg 2005

Olivier GUYOT, «Fribourg, Hôtel de Ville. Jaquemarts de la tour d'horloge. Rapport d'analyse picturale» (ms), 2003

Aloys LAUPER, «Gare 3: Ancienne gare, bâtiment aux voyageurs», Recensement des biens culturels immeubles du canton de Fribourg, fiche 003, SBC Fribourg 2001

Jacques NAVROT, *Les Jaquemarts. Du Jaquemart de Moulins au Jaquemard de Lambesc*, Barbentane 1996

Jeanne NIQUILLE, «Saint Pierre Canisius et les horloges de Fribourg», dans: *Revue d'Histoire Ecclésiastique Suisse* 19 (1935) p. 282-283

Anne-Catherine PAGE LOUP, «Jean-François Reyff - Deux Jaquemarts (1642-1643)», *Fiches du Musée d'art et d'histoire Fribourg*, 2007-2

Gérard PFULG, *Jean-François Reyff, sculpteur fribourgeois et son atelier*, Fribourg 1950

Marcel STRUB, *Les monuments d'art et d'histoire du canton de Fribourg*, Bâle 1964 (t. I), 1956 (t. II), 1959 (t. III)